

Janine Mazet

Élisabeth,
le ciel attendra



Préface

On pourrait penser que Janine Mazet tente un pari audacieux en situant l'action de son roman, au moins pour sa première partie, dans une maison de retraite normande. N'est-ce pas évoquer fatalement le grand âge et ses tristesses, les corps qui lâchent, les esprits qui vacillent, la solitude, la mort pour seul horizon ? Une maison de retraite, dans l'imaginaire de la plupart d'entre nous, ce n'est pas autre chose qu'un mouvoir où l'on parque celles et ceux que leur vieillesse rend encombrants dans une société qui se voue désormais au culte de la jeunesse.

Avec beaucoup de talent, Janine Mazet déchire cette image simpliste, et c'est une bonne nouvelle. Loin d'être un lieu uniformément lugubre, voire sinistre, une maison de retraite voit s'épanouir, comme dans un microcosme social, des sympathies et des antipathies, des amours et quelques haines, beaucoup d'amitiés et cette solidarité qui permet de tenir bon contre l'adversité. Sa grande sensibilité

permet à l'auteur de démêler cet écheveau complexe, et, son humanité nous fait entrer dans ces vies que n'ont pas épargnées les vicissitudes, mais qui s'efforcent vaillamment de grappiller encore, pour soi et pour les autres, quelques moments de bonheur.

Nous n'oublierons plus la chère Amandine, qui garde chevillé au cœur l'espoir d'aller voir ses enfants et petits-enfants partis s'installer dans la lointaine Provence, qui sera cruellement déçue par un vol qui la privera de ses migres économies, mais qui finira par réaliser son rêve et sera comblée au-delà de toutes ses espérances.

Nous n'oublierons surtout pas Elisabeth, l'héroïne principale de ce roman, que le malheur n'a pas épargnée, mais qui, elle aussi, recevra du destin un cadeau final qui la paiera de toutes ses peines.

Un roman rose ? S'il est clair que Janine Mazet a une préférence pour les histoires qui finissent bien, elle ne sombre pas pour autant dans un angélisme naïf. Elle connaît trop bien la vie et ses misères pour croire au paradis terrestre.

L'insupportable dame Dulac, monument de hargne et de vulgarité, odieuses à toutes les autres pensionnaires, suffirait à elle seule à nous ramener à l'humaine condition. Et comment ne pas porter un jugement négatif sur la maléfique Sylvie, la fille lierre, dont l'égoïsme phénoménal a fait le malheur de son père, Bruno, et par ricochet celui d'Elisabeth ?... L'auteur conduit avec une maîtrise et une subtilité

remarquables ces destins qui se croisent et s'entrecroisent. La lecture de son livre, scandé par des poèmes de belle facture qui sont censés être l'œuvre d'Elisabeth, ne peut que susciter chez le lecteur une émotion profonde. C'est la vie, avec ses heurs et ses malheurs, ses malchances et ses coups de chance, cette course à l'amour et au bonheur qui ne finira qu'avec la vie.

Le ciel peut attendre !

Gilles Perrault

Chapitre 1

Assise sur un banc de pierre, Elisabeth regarde pensivement les dernières feuilles qui semblent vouloir s'accrocher aux branches comme pour retenir le temps, pour que dure encore l'automne déclinant.

La vieille dame aux cheveux d'argent voudrait que l'hiver ne vienne jamais, elle a toujours détesté cette saison aussi loin que remontent ses souvenirs..

A cause du froid, oui, elle avait beaucoup souffert pendant ces hivers interminables lorsqu'elle n'avait pas de quoi se chauffer, et aussi à cette époque où seule elle avait du affronter la pauvreté, après l'abandon de son mari, comme cela lui faisait mal encore de songer à ses enfants qui montaient se coucher avec de l'eau chaude dans une bouteille en guise de bouillotte, ils ne se plaignaient jamais, ils semblaient comprendre malgré leur jeune âge il y avait bien le bois mort qu'elle allait ramasser dans la forêt toute proche mais ce bois était souvent très mauvais et chauffait très mal et ça ne chauffait que la grande salle.

Ses petits, ils étaient grands maintenant, ils avaient poussé si vite qu'elle était devenue une vieille femme presque sans s'en rendre compte.

– Madame Elisabeth ! il faut rentrer à présent, vous allez prendre froid !

C'était Joanne, la si gentille aide soignante qui venait comme chaque fin d'après midi la chercher au fond du parc de la maison de retraite.

Mais sa voix ne semblait même pas sortir la vieille dame de ses souvenirs, elle vit avec eux et aussi pour eux, elle cherche dans son passé les bons moments.

Elle se laisse emmener par Joanne sans mot dire comme une somnambule vers la grande bâtisse blanche aux volets bleus.

– Vous voilà arrivée, madame Elisabeth ! vous allez pouvoir goûter !

Là, Elisabeth retrouve ses copines Amandine et Suzette, c'est surtout avec Amandine qu'elle se sent le plus proche cette petite dame aux yeux bleus toujours souriante, très alerte pour son âge, elle est le boute-en-train de la maison de retraite.

Elisabeth est arrivée ici il y a deux ans, mais cela lui a paru deux siècles.

Sa fille l'a déposée, comme on se débarrasse d'un vieux meuble on pourrait dire oubliée là !

– Tu comprend, maman, c'est mieux pour toi (et pour toi, ma fille, surtout pour toi !)

Elle n'était pas sénile encore, ni handicapée elle aurait même pu rendre de petits services, non, sa fille

avait décidé pour elle, seul, le choix de la prison lui était resté, elle avait choisi *Les Lotus Bleus*.

A cause de son grand parc qui donnait sur la mer.

– Je me sens un peu lasse, dit-elle à Amandine, dites à Joanne.

Que je prendrais le thé dans ma chambre.

Elle va dans sa chambre afin de poursuivre seule le long chemin qui mène à ses chers souvenirs. Dans sa chambre, elle retrouve son fauteuil, celui qu'elle a ramené de sa maison, celle où vit sa fille.

– Voilà votre thé ! attention, il est très chaud ! peut-être que vous mangerez d'abord votre brioche, bon appétit, madame Elisabeth !

– Merci, Joanne, merci...

Ses paroles ne sont qu'un murmure, mais Joanne sait qu'elle est dans un autre monde, son univers secret.

– Avez-vous besoin d'autre chose ?

– Non, merci !

De nouveau seule, Elisabeth replonge dans ses chers souvenirs elle revoit sa maison près des bois, elle aimerait revenir en arrière, au temps d'avant lorsque Luc l'aimait encore, avant que ce dernier ne l'abandonne pour suivre une jeunesse, lorsque tout lui paraissait beau, elle avait trente cinq ans à cette époque et se retrouvait seule avec trois enfants à élever, Sabrina, François et Fabien, elle s'était battue avec acharnement pour que les enfants ne manquent jamais de rien, ils avaient le nécessaire sans plus.

Elisabeth sursaute, on frappe à la porte de sa chambre, ce n'est pas Joanne, elle frappe et elle entre. Elle entend un chuchotement derrière la porte.

– Mamie dort peut-être ! chut !

Ce n'est pas une entrée qui s'effectue, c'est une ribambelle de petits pieds qui foulent le sol, une tornade de rires qui fusent, une douce bousculade et c'est à celui qui donnera le premier baiser, les enfants sont suivis de Sabrina leur mère le verbe haut aussi haut que les talons sur lesquels elle est perchée.

– Mon Dieu ! pense Elisabeth, comment sa fille peut-elle tenir sur de telles échasses sans tomber ?

Ils sont quatre petites frimousses, qui s'alignent sans le vouloir par ordre d'âge.

Mathieu, l'aîné semble diriger la meute, il est aussi blond que son frère, Nicolas, puis ses sœurs plus calmes Elise et Claire-Sophie la benjamine toutes les deux brunes comme le jais.

– Alors, maman, ça va ? Toujours décidée à rester dans ce trou ?

Tu ne veux pas venir quelques jours à la maison ? C'est toujours ta maison après tout.

– Non merci !

Peut-être aurait-elle dit oui il y a deux ans, avant de venir ici, mais elle avait pris l'habitude du calme et trois jeunes enfants ça bouge, et passer quelques jours chez elle aurait remué trop de souvenirs qui lui faisaient mal encore.

– Comment allez vous tous ?

– Très bien, maman !

– Et tes frères ?

– Au fait, la maison de Bruno n'est toujours pas habitée, je me demande ce qu'il attend pour la vendre, elle ne va pas s'améliorer ! Penses donc, fermée depuis si longtemps !

– Parle moi plutôt de tes frères !

Sabrina sait qu'il vaut mieux ne pas parler de Bruno et de sa maison, et lorsqu'elle s'en aperçoit, le mal est fait..

– Fabien travaille de plus en plus, il a l'intention de se caser, alors il faut de l'argent !

– Et François ?

– François ? Toujours pareil, il n'a toujours pas de relations sérieuses, il ne cesse de répéter qu'il y a le temps, il dit souvent qu'il n'y a pas le feu au lac.

Elisabeth hoche la tête.

– Il serait pourtant temps, il va avoir quarante ans ! Après cela, le temps passe vite, il ne faut pas qu'il se réveille trop tard.

Les enfants commencent à chahuter ce qui est le signal du départ.

– Au revoir mamie !

Les enfants se pressent autour de l'aïeule ils ont envie tout à coup de prendre l'air et de retourner à leurs jeux.

– Au revoir, maman ! A plus !

De nouveau, seule la vieille dame ressent encore plus sur ses épaules le poids de la solitude. Elle

retourne dans la salle de détente, afin de retrouver ses copines.

– Vous avez eu de la visite aujourd’hui ! dit Amandine.

– J’aimerais tellement voir mon fils et faire enfin la connaissance de mes deux petits enfants ! Cela arrivera-t-il un jour avant que je ne ferme les yeux ?

– Mais oui, Amandine, pourquoi pas ?

Tout le monde savait à la maison de retraite que la brave femme mettait de l’argent de côté pour aller un jour dans le midi où son fils unique s’était installé, le jeune couple ne pouvait pas faire la dépense pour venir en Normandie, alors Amandine espérait faire des économies pour descendre là-bas.

Elisabeth frissonna soudain, elle remonta son châle sur ses épaules.

– Il fait un peu frais, pourtant ils nous chauffent bien ici.

Amandine hocha affirmativement la tête.

– Moi aussi, je trouve qu’il fait frais, mais je pense que c’est notre inactivité qui en est la cause.

– Faisons quelques pas dans le couloir. lui dit Elisabeth.

– Bonne idée !

Les deux femmes firent quelque pas ce qui les réchauffa un peu en attendant l’heure du repas du soir.

Le bruit des assiettes déposées sur la table, celui des chariots qui apportent les plats fit revenir les deux

amies vers la salle à manger.

Elles prirent place ainsi que toutes les autres pensionnaires. Le brouhaha des conversations se fit entendre. Un nouveau soir s'écoulait, un soir comme les autres.

Ensuite tout le monde regagnait sa chambre, pour une autre nuit, toujours pareille, sans surprise.

Dans ce milieu, tout se fait presque machinalement, par habitude toujours aux mêmes heures, les jours passent, c'est monotone, ça devient triste à la fin.

Où est-il donc le temps heureux, celui de son petit village, de sa maison près des bois, lorsque ses enfants rentraient de l'école avec tant de choses à raconter, l'époque où Luc, son mari jouait avec ses fils aux ballon, avant de se détourner d'eux et de partir, elle avait pleuré, et souffert le jour où elle avait compris qu'elle devrait mener seule sa barque. Elle avait trouvé du travail dans le village un coup de chance, cela lui laissait du temps pour les enfants.

Le jour où François était rentré, tout joyeux, et lui avait demandé un vélo de cross pour faire comme ses copains elle avait du lui expliquer que cela n'était pas possible.

Elle avait vu avec un pincement au cœur son petit garçon se résigner.

- Je comprends, maman, on n'a pas de sous pour cela !

Et c'est avec bonheur que quelque temps après

elle avait pu offrir un vélo de cross acheté d'occasion à l'enfant tout content qui lui avait sauté au cou.

– Merci, ma petite maman !

Et tout joyeux il avait pris son tout nouveau jouet, pour aller retrouver ses copains.

Elle s'était habituée à son nouveau célibat, bien forcé, et pourtant il y avait Bruno qui lui faisait les yeux doux.

Elisabeth sombra dans le sommeil, une nuit peuplée de rêves, et de souvenirs qui semblaient si réels.

Chapitre 2

Le lendemain trouva une Elisabeth bien reposée, elle retrouva comme chaque jour lorsque le temps le permettait son banc au fond du parc.

En contrebas, la mer déversait ses vagues à l'infini, ce bruit berçait la dame aux cheveux argentés, le cri des mouettes, le murmure du vent dans les branches tout lui fredonnait un air qu'elle connaissait bien, celui de la liberté, de l'aventure, et cela lui plaisait beaucoup.

– Il faut rentrer maintenant, le fond de l'air est vif et le thé va être prêt !

– J'arrive, Joanne, merci pour votre sollicitude, vous ne m'oubliez jamais, n'es ce pas ?

– Comment pourrais-je oublier de venir vous chercher, vous êtes ma patiente préférée !

Après avoir pris le thé avec Amandine, Elisabeth, retourna dans sa chambre afin de poursuivre ses rêveries.

Des pas se firent entendre, ça ne pouvait être que

sa fille avec ses échasses et le trottement des petits.

Tout ce petit monde entra en se bousculant un peu. Les petits lui donnèrent de gros baisers, mouillés et même un baiser collant de la part du plus petit.

C'était ainsi selon les circonstances et ce qu'ils avaient mangé, les baisers des petits étaient souvent surprenants.

Et Sabrina, toujours pressée, donnait un rapide baiser qui effleurait à peine la joue de sa mère, un baiser dans le vide, elle était ainsi, et ne changerait certainement pas.

Depuis longtemps sa mère n'y faisait plus attention.

– Maman ! il y avait du monde chez Bruno !

Elle avait débité cela sans prendre le temps de respirer.

– Je ne sait pas qui était là, mais j'ai vu les volets ouverts hier en fin d'après midi.

Elisabeth senti un léger pincement au cœur, Bruno ! C'était loin maintenant.

Les petits chahutaient et leur mère les réprimandait juste un peu, pour la forme, pour faire semblant d'être ferme, mais cela se voyait les petits s'en moquaient bien, ils n'étaient pas dupes.

Sabrina déposa un panier rempli de fruits et de friandises.

– Tiens, maman, c'est pour toi !

– Il ne fallait pas te donner cette peine, ma fille ! Ici j'ai ce qu'il faut.

– Mais si voyons, tu te régaleras avec tes copines si tu veux.

– Flûte ! le temps vite il faut que je rentre ; Paul va s'inquiéter il doit être rentré.

– A demain ; mamie !

– A demain, mes chéris, soyez sages !

De nouveau, la chambre fut plongée dans le silence. Ainsi quelqu'un donnait signe de vie chez Bruno, mais qui ?

Il avait été le grand amour d'Elisabeth, un jour tout simplement ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, ils s'étaient aimés comme des adolescents avec force et passion, ça n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait éprouvé pour le père de ses enfants, ils étaient adultes et s'aimaient comme tel.

Bruno était seul avec sa fille sa femme l'avait quitté un beau matin comme cela sans raison, elle était si volage que tout le monde s'y attendait.

Pourquoi n'avait-elle pas emmené sa fille, cela aurait résolu bien des problèmes, mi ange mi démon cette fille était un vrai lierre s'accrochant à son père, jalouse et possessive, Elisabeth en son for intérieur l'avait surnommée le lierre, elle avait été la cause de tout, elle avait même poussé son père à partir et il faisait ses quatre volontés, lorsque Bruno venait chez Elisabeth elle se mettait toujours entre les deux, elle avait un fond mesquin mais son père ne voyait rien, elle ressemblait à sa mère et Bruno continuait à avoir des sentiments pour cette femme inconsciemment à

travers cette adolescente.

La vieille dame se sent lasse tout à coup, quelque chose de chaud coule sur ses joues, ce sont les larmes du désespoir.

Un jour Bruno lui avait dit.

– Je pars, Elisabeth, c'est mieux pour Sylvie.

Sylvie ! son lierre ! sa fille pot de colle, mais vraiment superglu, sa possessive enfant qui refuse que son père soit heureux, pourtant elle est majeure et devrait songer que lorsqu'elle rencontrera l'âme sœur elle n'hésitera pas à laisser son père tout seul !

Il était parti par un beau jour de mai, il s'en était allé sans se retourner.

L'avait-il vraiment aimée ? Elle se le demandait, mais les jours qui suivirent furent terribles ; elle voyait de ses fenêtres la maison de Bruno, cela ravivait son chagrin, et chaque jour, elle partait pour de longues marches dans les bois qui l'avaient vue grandir et qu'elle connaissait parfaitement. Avec ses deux chiens elle errait ainsi pendant des heures, cette maison vide elle ne voulait plus la voir.

Et pourtant le temps passa, malgré tout, elle se consacra à son travail et à ses enfants, jusqu'à ce que sa fille lui fasse comprendre qu'elle serait bien mieux dans une maison de retraite avec des gens de son âge, c'est ce que pensait sa fille, mais à elle qu'avait-on vraiment demandé ?

Bruno ! Bruno ! le vent dans les branches semblait quelquefois murmurer ce nom, elle regardait la mer

comme dans l'espoir qu'elle le lui ramènerait, elle essuyait des larmes de désespoir, et sur la plage déserte elle aurait aimé courir vers lui comme elle l'avait fait un certain été alors qu'ils étaient tous allés en vacances ce fut d'ailleurs la première fois et aussi la seule fois.

Son histoire avec Bruno avait fait sourire ses enfants, ils l'avaient même encouragée, ses enfants acceptaient ce que l'enfant lierre refusait, elle s'était d'ailleurs arrangée pour leur pourrir leur été, sûrement, sur les conseil de sa mère qu'elle voyait souvent et qui voyait d'un très mauvais œil le fait que son ex se remarie.

– Devine qui est là ?

Cette voix ! cette façon de lui mettre la main sur les yeux c'était Fabien, son petit.

– Fabien ! mon cœur, c'est toi ?

– Oui, ma petite mère, c'est moi !

– Comment vas-tu, mon grand ?

– Très bien, le boulot me plait, et ma copine est pressée d'emménager avec moi, alors tu vois, pas de soucis !

– J'en suis ravie, la prochaine fois viens avec ton amie.

– C'est ok, maman, Annaëlle viendra avec moi !

– Je vois que Sabrina t'a apporté quelques gâteries, !

Il se servit et demanda.

– Je peux ?

– Pourquoi me le demandes-tu, tu t’es déjà servi ?

Elisabeth riait, et de voir ce beau et grand jeune homme la remplissait de fierté, elle pensait que Luc, où qu’il soit avait perdu beaucoup ; puisqu’il ne voyait pas ses enfants, elle n’avait aucune idée de l’endroit où il se trouvait et cela lui était bien égal !

Son fils lui dit.

– Au fait, je viens de chez Sabrina, elle m’a dit que quelqu’un est venu chez Bruno, elle n’a pas pu voir qui c’était car elle était occupée avec les petits, et lorsqu’elle a eu fini, les volets étaient à nouveau fermés.

– Je le sais, mon petit, ta sœur me l’a dit.

– C’est vrai tu l’a vue je n’y pensais plus !

– Je vais te laisser, je passerais dimanche après midi, tu seras sûrement dans le parc ?

Elisabeth adorait ses enfants, et chaque visite la comblait de joie, et avec un peu d’amertume, elle pensait à Amandine qui ne voyait jamais personne.

La cagnotte d’Amandine grossissait et chaque’un n’hésitait pas à y mettre soit une pièce ou un billet selon la fortune du moment, alors la vieille dame voyait avec joie ses chances d’aller dans le midi se rapprocher, elle comptait quelquefois plusieurs fois par jour ses petites économies, les notait sur un petit carnet et cela aussi plusieurs fois par jour, puis elle rêvait à ce jour béni, elle se voyait déjà serrer ses petits enfants entre ses bras, et les imaginait d’après les photos qu’elle avait d’eux et qui commençaient à être